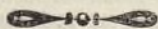


LES

# MODES PARISIENNES.

## Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LA MÈRE DU DÉSERT, traduit par A. COLINCAMP (7<sup>e</sup> partie). *Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.* — VARIÉTÉS. — PETIT COURRIER. — POÉSIE. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



## MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

L'élan est donné, on part à tire-d'aile; les rues sont pleines de voitures remplies de caisses, les magasins pleins de jolies voyageuses faisant leurs dernières commandes. N'allât-on s'installer qu'à Chatou ou à Maisons-Lafitte, on fait ses préparatifs comme pour une longue absence, cela est de bon goût; il faut nécessairement, en cette saison, parler absence et campagne, et tout le monde ne peut aller à Plombières ni à Bade. Cette émigration générale a donné un dernier coup de fouet au zèle industriel de nos grandes maisons; elles sont parvenues à produire au dernier moment quelques nouveautés qui, pour avoir été improvisées, n'en sont pas moins charmantes. Madame Minette entasse chaque jour dans d'immenses caisses les plus jolies toilettes d'été qu'on puisse imaginer. Celles-là sont bien réellement destinées à aller loin et en fort bon lieu; elles verront le soleil dans des résidences princières et les châteaux les plus nobles de la France et de l'étranger. Rien n'est gracieux comme ses robes de mousseline blanche couvertes de petits volants alternant avec des bouillons; ce sont bien là les vraies robes de campagne d'une femme comme il faut, et ce sont en même temps des robes infiniment commodes, en ce sens qu'elles peuvent être, suivant l'occasion, des robes de demitoilette de jour ou des robes de petite soirée d'été. Elles sont d'une élégance modeste et peuvent se porter avec un simple mantelet pareil pour promenade ou visite, et, si

on veut les rendre plus parées, il suffit de passer un ruban de nuance vive dans les bouillons et dans l'ourlet des volants, d'ajouter quelques nœuds pareils au ruban, au corsage et aux manches, et voilà une charmante parure de petit bal d'été. Madame Minette a fait aussi beaucoup de robes en grenadine-mousseline. Cette étoffe est légère, brillante; elle drape bien et ne se déchire pas comme le barège. Madame Minette la fait à deux jupes, dont la première forme un haut volant; elle l'orne d'effilés mousse, fait des fronces au corsage sans pointe, et a inventé pour cette nouvelle robe une nouvelle manche à fronces transversales retenues par des effilés posés en long, ce qui est du plus charmant effet. La manche se termine par un volant. La grenadine-mousseline s'emploie également pour robes négligé et pour robes habillé, seulement il faut avoir le soin de choisir des dessins différents; les petites dispositions en raies ou en semis sur des fonds gris ou marbrons sont pour les robes simples; les dessins Pompadour ou turcs, avec guirlandes ombrées ou arabesques compliquées, font de charmantes toilettes parées.

Notre cri de détresse à propos des chapeaux a été entendu, ou plutôt, au moment où nous déplorions l'entêtement des belles dames à ce sujet, une de nos plus habiles maisons de modes, les dames Noël créaient deux formes de chapeaux qui sont si délicieuses qu'elles ont déjà obligé les plus récalcitrantes à les adopter, et que dès aujourd'hui on ne peut plus partir pour sortir des barrières, fût-ce pour aller à Neuilly, sans emporter un de ces charmants chapeaux. Qu'est-ce donc que ces nouvelles formes? Ce n'est pas le chapeau Louis XIII, qui ne sied guère qu'à cheval, ni le chapeau irlandais, qui ressemble peut-être un peu trop à la coiffure d'un jeune garçon; non, cela est nouveau, commode, gracieux, et possède tous les avantages que nous reconnaissons l'autre jour aux grands chapeaux, car ce sont de grands chapeaux! — L'un se fait en paille d'Italie ou en paille cousue; il se borde de velours noir, et l'on pose dessus une cérése d'épis mûrs ou verts mêlés de quelques coquelicots et de velours noir; dessous il a de grands nœuds de velours noir qui accompagnent le visage. Ce qui ne peut se décrire, c'est sa forme, une forme à grandes ailes, une forme ronde et qui pourtant a un bavolet, une forme qui rappelle les plus gracieuses



capelines italiennes; avec un tel chapeau toute femme est jolie. Aussi a-t-il un nom charmant : il se nomme le chapeau *Fornarina*; un heureux nom et qui lui portera bonheur, un nom qui rappelle la beauté, l'art et l'Italie. L'autre chapeau imaginé par les dames Noël n'est pas moins heureusement baptisé : il s'appelle le chapeau *Clémence-Isaure*, et à ce nom on songe tout de suite à une belle et poétique figure et aux chauds climats du Midi, et à ces hautes montagnes des Cévennes et des Pyrénées où tant de charmants touristes vont chaque année porter leur curiosité ou leur rêverie. Le chapeau *Clémence-Isaure* est le chapeau des voyageurs; il est modeste, solide, commode, léger, et coiffe à ravir. N'oublions pas ce dernier point, fort important aux yeux des Parisiennes, si important que sans lui les autres mérites de ce nouveau chapeau seraient peu appréciés. Le chapeau de voyage ou de campagne se fait en paille brune ou grise; il est presque rond; autour de sa forme se joue, comme une légère couronne, une plume bien frisée; il est garni d'une dentelle noire qui fait demi-voile. — Tout ceci le rapproche du chapeau irlandais; ce qui l'en différencie c'est sa coupe et la forme de ses bords; au lieu d'être plats ou relevés, ils se recourbent en dessous, ce qui leur donne une grâce modeste dont avaient manqué jusqu'ici tous les modèles de grands chapeaux. Cette qualité de plus c'est tout bonnement son succès assuré. Il a dès à présent conquis son droit de villégiature; avant quelques mois il aura droit de cité, car Paris ne sera pas assez maladroit pour repousser une mode qui aura été accueillie tout l'été par sa plus grande compagnie.

Jamais les dames Noël n'ont été mieux inspirées; c'est à elles que reviendra l'honneur d'avoir fait accepter le grand chapeau par les plus difficiles parmi les élégantes et les plus illustres même, car elles viennent d'envoyer leurs nouveaux chapeaux à la princesse M... de Russie, et à Sa Grâce la duchesse de Suth... L'aristocratie de tous les pays, l'aristocratie du nom comme celle de la beauté, a prononcé; les autres femmes n'ont plus qu'à se soumettre. Ce n'est pas tout d'être bien coiffée dehors, il faut aussi songer aux coiffures de l'intérieur et du soir; il faut paraître au dîner et au salon l'égale de soi-même. Les bonnets d'été ont une double importance, ils font seuls tous les frais d'une coiffure dans une saison où toute femme en est réduite à l'habileté de sa femme de chambre, et quelquefois à la sienne propre; les dames Noël ont en ce moment des modèles délicieux : rien de coquet comme leur coiffure de roses des Antilles nichées dans une blonde blanche légère comme si elle était tissée avec les fils de la Vierge; rien de seyant comme leur double couronne de géranium cerise à demi voilée par de la dentelle noire; pour les femmes moins jeunes, leurs bonnets de crêpe lisse ont une légèreté fort avantageuse au visage; pour les jeunes filles, leurs tresses de velours noir à jour, qui se posent fort en arrière et laissent échapper

de longs bouts de velours, ont une grâce sans pareille.

Pendant que nous parlons coiffure, mentionnons les nouveaux bonnets de madame Colas, dont la lingerie n'est ni moins élégante ni moins riche que les blondes ou les fleurs; ce sont les bonnets du matin ou du négligé, et il en faut avoir suffisamment pour ne jamais courir le risque d'être vue avant l'après-midi en bonnet de dentelle, ce qui est contre toutes les règles du bon goût. Les bonnets de madame Colas sont si coquets, si ruchés, si rubannés, si couverts d'entre-deux, de broderies posées sur des fonds clairs, de médaillons qui s'enchaînent dans des rangs de valenciennes ou de malines, qu'on a sans doute parfois bien de la peine à les quitter pour une coiffure plus parée. Le ton mat de la mousseline et du fil sied à merveille à certaines physiologies, mais l'usage parle, et il faut obéir; on en est quitte pour entr'ouvrir un peu sa porte aux intimes le matin, pour avoir le droit de se montrer dans un de ces négligés qui rendent souvent une femme plus séduisante que les grands atours.

Madame Pauline Royer, songeant que les belles mœurs qui quittent Paris ont pour coutume d'emmenager avec elles le cher troupeau des *babys* de tout âge, confectionne en ce moment une quantité de petits paletots, de twines, de collets avec et sans manches, en étoffe de laine doublée de soie, qui sont destinés à préserver les précieux petits voyageurs des dangers d'un brusque changement de température; à propos de madame Pauline Royer, nous donnerons incessamment à nos lectrices un de ces nouveaux modèles, et une de nos prochaines gravures reproduira la jolie casaque pour petite fille dont nous leur avons dernièrement envoyé le patron.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

#### Détails du dessin.

*Première toilette.* — Robe de mousseline blanche à trois volants souples avec tête de petits volants tuyautés, des rubans roses dans les ourlets des volants, corsage à châle garni d'un volant tuyauté, manches demi-longues ornées de même. Ceinture de mousseline formant un nœud derrière avec de très-larges et longs pans arrondis, la ceinture garnie d'un petit volant avec ruban rose. Cache-peigne de ruban hortensia mêlé à de la maline blanche; gants de chevreau; bracelet d'or uni.

*Seconde toilette.* — Robe de tarlatane mauve à deux jupes brodées de feuillages en soie verte, la seconde jupe bordée d'une ruche; corsage à pointe avec draperie Sévigné sur laquelle sont des pattes brodées de feuillage comme la robe, manches grecques brodées de feuillage et garnies d'une ruche; manches de dessous à trois bouillons de tulle illusion. Coiffure de feuillage



vert-azof, les feuilles couvertes de givre brillant. Éventail chinois peint sur soie; bracelet d'améthyste; gants de chevreau.

#### Détails du dessin supplémentaire.

N° 1. Toilette de petite fille en jaconas brodé de grecques au plumetis, nœuds de ruban à la taille, et aux manches petite guimpe de dessous, et bouillons alternant avec des entre-deux à grecques. Broderie de grecques transversale en biais sur la jupe.

N° 2. Bonnet de mousseline brodée orné de touffes de ruban mignon posées en couronne dessus et en dessous.

N° 3. Bonnet de mousseline orné d'engrelures et de rangs de pois, touffes de petits rubans près du visage.

N° 4. Chapeau de petite fille fait en soie et recouvert en broderies riches avec couronne de petits rubans et nœuds touffus sur le côté.

N° 5. Autre modèle du même genre dont le fond est à médaillons brodés, et où la couronne de ruban est enlacée par un entre-deux bordé d'une petite valenciennes.

Tous ces modèles appartiennent à la maison Payan.

## LA MÈRE DU DÉSERTEUR.

(SUITE.)

La parente du Cameron tué élevait la voix pour répliquer, mais Elspat dédaigna de continuer la dispute, ou peut-être elle sentit que sa douleur serait assez forte pour l'empêcher d'exprimer son ressentiment. Elle quitta la hutte et sortit à la brillante clarté de la lune.

Les femmes qui rendaient les derniers devoirs au corps du pauvre sergent interrompirent leur triste besogne pour suivre des yeux ce grand fantôme qui disparaissait au milieu des rochers. « Je suis bien aise qu'elle soit partie, dit une des plus jeunes assistantes. J'aurais autant aimé ensevelir ce mort devant le diable lui-même (Dieu nous bénisse), que devant Elspat de l'Arbre. Oui, oui, elle a eu dans le temps mille rapports avec l'ennemi du genre humain.

— Sotte fille, répondit la femme qui avait soutenu jusqu'au bout la conversation avec Elspat, crois-tu qu'il y ait sur terre ou dans l'enfer un pire ennemi que l'orgueil ou la fureur d'une femme offensée, comme l'est la furie sanglante qui était ici tout à l'heure. Sache donc que le sang lui a été aussi familier que l'est la rosée à la marguerite des montagnes. Maints et maints

braves, par son fait, ont rendu le dernier soupir, quelque léger que fût le tort qu'ils lui avaient causé à elle ou aux siens. Mais maintenant on lui a coupé les nerfs des jarrets, puisque son louveteau, comme un meurtrier qu'il est, fera la fin des meurtriers. » Pendant que les femmes discouaient ainsi entre elles, tout en gardant le cadavre de Allan Breack Cameron, la malheureuse qui avait causé sa mort poursuivait sa route solitaire à travers les montagnes. Tout le temps qu'elle fut en vue de la chaumière, elle s'imposa la plus forte contrainte pour que la moindre altération dans sa démarche ou dans ses gestes ne fût pas un triomphe pour ses ennemis, et pour qu'ils ne pussent calculer ni l'excès de son agitation mentale ni son désespoir. Elle marcha donc d'un pas calme, plutôt que rapide, se redressant de toute sa hauteur: elle semblait à la fois endurer avec fermeté le malheur passé et défier les maux à venir. Mais une fois qu'elle fut loin du regard des femmes restées dans la hutte, elle ne sut pas contenir plus longtemps son agitation. Drapant autour d'elle sa mante d'une façon bizarre, elle s'arrêta au premier monticule qu'elle rencontra, puis montant au sommet, elle étendit les bras vers la lune qui brillait alors dans tout son éclat, comme si elle accusait le ciel et la terre de ses malheurs, puis elle poussa cris sur cris, comme une aigle à l'aire de laquelle on a dérobé ses petits. Durant quelque temps elle exhala sa douleur en cris inarticulés, puis elle reprit sa course d'un pas précipité et inégal dans le vain espoir de rattraper le détachement qui emmenait son fils prisonnier à Dunbarton. Mais sa force, quoiqu'elle parût surhumaine, lui fit défaut dans cette épreuve, et il ne lui fut pas possible, avec les derniers efforts, d'atteindre ce but.

Cependant elle pressait le pas avec toute l'activité qu'elle pouvait demander à ce corps épuisé. Quand la nourriture lui devenait indispensable, elle entra dans la première cabane venue: « Donnez-moi à manger, disait-elle, je suis la veuve de Mac Tavish Mhor; je suis la mère de Hamish Mac Tavish Bean; donnez-moi à manger, que je puisse voir encore une fois mon fils aux blonds cheveux. » Nulle part sa demande n'était repoussée, quoique dans plusieurs circonstances on ne l'accueillit qu'avec une sorte de sentiment complexe où la pitié et l'aversion se mêlaient, sans parler de la crainte qu'elle faisait naître aussi chez quelques personnes. Le rôle qu'elle avait joué dans la mort d'Allan Breack Cameron, qui probablement allait entraîner celle de son fils, on ne le savait pas précisément, mais d'après les violentes passions qu'on lui connaissait, d'après les habitudes de sa première vie, on ne doutait pas que, d'une façon ou d'une autre, elle n'eût été la cause de la catastrophe, et Hamish Bean était considéré, dans le meurtre qu'il avait commis, plutôt comme l'instrument que comme le complice de sa mère.

Mais l'opinion générale de ses compatriotes ne servait guère à l'infortuné Hamish. Comme son capitaine Green Colin connaissait les mœurs et les habitudes du pays,



il ne lui fut pas difficile d'apprendre de Hamish les particularités qui accompagnaient sa prétendue désertion, et la mort du sous-officier qui en fut la conséquence. Il sentit la plus vive compassion pour ce jeune homme qui avait été ainsi la victime de l'extravagante et fatale tendresse de sa mère. Mais il n'y avait pas d'excuse capable de soustraire ce pauvre jeune soldat au jugement dont la discipline militaire et une cour martiale punissaient le crime qu'il avait commis.

On n'avait pas perdu un instant pour instruire la procédure; et il s'écoula fort peu de temps entre la sentence et l'exécution. Le général était bien décidé à faire un exemple sévère du premier déserteur qui lui tomberait sous la main; et voici qu'il s'en rencontrait un qui s'était défendu à main armée, et qui dans sa résistance avait tué l'officier envoyé pour l'arrêter. Il ne pouvait y avoir de plus fortes raisons pour légitimer un châtement, et Hamish fut condamné à être exécuté sur-le-champ. Tout ce que l'intervention de son capitaine put obtenir en sa faveur, c'est qu'il mourrait de la mort des soldats, car il avait été un instant question de l'exécuter sur un gibet.

Le digne ministre de Glenorquhy se trouvait à Dunbarton, à la suite de quelques réunions ecclésiastiques, au moment de cette catastrophe. Il visita son infortuné paroissien dans sa prison; il le trouva fort ignorant sans doute, mais non pas endurci; les réponses qu'il reçut de lui, quand il l'entretint des vérités de la religion, furent si satisfaisantes, qu'il regretta doublement qu'une âme naturellement pure et noble eût eu le malheur de rester si sauvage et si peu cultivée.

Quand il connut bien le vrai caractère et les dispositions du jeune homme, le digne prêtre fit de profondes et douloureuses réflexions sur sa fausse honte et sur sa timidité: il se reprochait d'avoir cru la mauvaise renommée qui s'attachait à la famille de Hamish, et de n'avoir pas fait de charitables efforts pour ramener cette brebis égarée au bercail. Le bon ministre en se reprochant la faiblesse qui l'avait empêché de risquer sa personne pour sauver peut-être une âme destinée à l'immortalité, résolut de ne pas se laisser gouverner par ces timides conseils. Il voulut essayer, en s'approchant des officiers, d'obtenir un délai, sinon un pardon pour le criminel en faveur duquel il ressentait un intérêt extraordinaire depuis qu'il avait reconnu la docilité de son caractère et la générosité de ses sentiments.

En conséquence, l'homme de Dieu alla trouver le capitaine Campbell dans la caserne où était sa garnison. Il y avait sur le front de Green Colin une sombre mélancolie qui, loin de disparaître, ne fit qu'augmenter lorsque le ministre eut décliné son nom, son état et l'objet de sa visite. « Vous ne sauriez me dire de ce jeune homme plus de bien que je ne suis disposé à en croire, répondit l'officier montagnard, vous ne sauriez me demander de faire plus dans son intérêt que je ne le souhaite, que je ne l'ai déjà essayé; mais tout était inutile. Le général est à la fois habitant des basses

terres et Anglais. Il ne comprend rien à ce caractère élevé et enthousiaste auquel les montagnards doivent souvent des vertus exaltées trop voisines parfois de grands crimes, qui sont moins des fautes du cœur que des erreurs de leur jugement. J'ai été si loin que je lui ai dit qu'en ce jeune homme il allait mettre à mort le meilleur et le plus brave soldat de ma compagnie, dans laquelle pourtant tous, ou presque tous, sont honnêtes et braves; je lui ai expliqué par quelle supercherie avait été causée l'apparente désertion du coupable, et combien peu son cœur avait part au crime qu'il avait si malheureusement commis. Voici sa réponse: « Ce » sont des visions montagnardes, capitaine Campbell; » elles sont aussi peu satisfaisantes, aussi vaines que » leur don de seconde vue. Un acte de désertion forme » melle peut toujours, en ce cas, être mis sur le » compte de l'ivresse: le meurtre d'un officier peut » aisément se colorer avec les circonstances atténuantes » d'une folie provisoire. Il faut qu'un exemple soit fait; » et s'il tombe sur un homme qui soit d'ailleurs bon » soldat, l'effet n'en sera que meilleur. » Puisque telle est l'immuable volonté du général, continua le capitaine Campbell avec un triste sourire, ayez soin, mon respectable monsieur, de préparer votre pénitent, pour demain matin dès la pointe du jour, au grand changement qui nous attend tous un jour.

— Et auquel, dit le ministre, je prie Dieu qu'il nous prépare tous aussi bien que, pour obéir à ma conscience, j'essayerai de le faire pour ce pauvre jeune homme. »

Le lendemain matin, dès que les premiers rayons du soleil saluèrent les tours grises qui couronnent le sommet de ce singulier et redoutable rocher, les soldats du nouveau régiment de montagnards se rendirent à la parade, dans l'intérieur du château de Dunbarton; puis ayant aligné leurs rangs, ils commencèrent à descendre un escalier rapide et des passages étroits pour se rendre à la poterne extérieure, celle qui est au bas même du rocher. Les sons sauvages du pibroch se faisaient entendre de temps à autre; les tambours et les fifres y mariaient l'accompagnement d'une marche funèbre.

Le sort du malheureux criminel n'avait pas, dès l'abord, excité dans le régiment la sympathie générale qu'il aurait trouvée s'il eût été exécuté seulement pour avoir déserté. La mort de l'infortuné Allan Breack avait donné au tort de Hamish une couleur différente. Ce sergent était fort aimé; il appartenait d'ailleurs à un clan nombreux et puissant qui comptait beaucoup de ses enfants dans le régiment. L'infortuné criminel, au contraire, n'était guère connu; il n'avait formé de liaison presque avec aucun de ses compagnons. Son père, il est vrai, s'était rendu célèbre par sa force et par son courage, mais il appartenait à un clan rompu, comme on nommait ceux qui n'avaient pas de chef pour les mener au combat.

Il eût été presque impossible, dans tout autre cas,



de trouver dans les rangs du régiment le détachement nécessaire pour exécuter la sentence. Mais les six individus qu'on choisit pour cela étaient les amis du défunt, et descendaient comme lui de la race des Mac Dhonnill Dhu. En se préparant à la tâche douloureuse que leur devoir leur imposait, ils éprouvèrent le sentiment austère de la vengeance satisfaite. Alors la première compagnie du régiment commença à défilé de la sorte, et fut suivie par les autres, chacune successivement se mettant en marche ou s'arrêtant d'après les ordres de l'adjudant, de façon à présenter les trois côtés d'un carré long, les soldats ayant le regard tourné vers le centre du carré. Le quatrième côté du carré, celui qui était vide, était fermé par la roche élevée et effrayante sur laquelle s'élève le château. Au centre du cortège, nu-tête, sans armes et les mains liées, s'avavançait l'infortunée victime de la loi militaire. Il était pâle comme un mort, mais son pas était ferme et ses yeux aussi brillants que jamais. Le prêtre marchait à ses côtés. Le cercueil destiné à recevoir ses restes mortels était porté devant lui. L'attitude de ses camarades était calme, grave et solennelle. Ils avaient ressenti de l'intérêt pour ce jeune homme, dont la taille élégante, dont l'air mâle et pourtant respectueux, aussitôt qu'ils l'avaient vu distinctement, avaient adouci les cœurs, même de ceux qui étaient animés par des sentiments de vengeance.

Le cercueil qui attendait le corps encore animé de Hamish Bean fut placé à l'extrémité du carré, à une toise environ de la base du rocher qui se dresse en cet endroit perpendiculairement comme un mur de pierre à la hauteur de trois ou quatre cents pieds. C'est là qu'on amena aussi le prisonnier; le ministre était toujours à ses côtés lui prodiguant ses consolations et l'exhortant au courage : le jeune homme semblait l'écouter avec une dévotion pleine de respect. Marchant d'un pas lent et, à ce qu'il semblait, presque à contre-cœur, le détachement qui devait faire feu entra dans le carré, s'aligna en face du prisonnier, environ à dix verges de distance. Le ministre était sur le point de se retirer. « Pensez, mon fils, lui dit-il avant de partir, à ce que je vous ai dit : que votre espérance se fixe sur l'ancre que je vous ai donnée. Vous échangerez alors la courte et misérable existence d'ici bas pour une vie où vous n'éprouverez ni chagrin ni peine. Puis-je faire quelque autre chose pour vous, mon jeune ami ? »

Les yeux du jeune homme tombèrent sur les boutons de sa veste. Ils étaient d'or. Peut-être faisaient-ils partie du butin enlevé par son père à quelque officier anglais durant les guerres civiles. Le ministre les détacha de sa veste.

« Ma mère, dit-il non sans quelque effort, donnez-les à ma pauvre mère. Voyez-la, mon bon père, apprenez-lui ce qu'elle doit penser de tout ceci. Di es-lui que son Hamish Bean est plus joyeux de mourir qu'il ne l'a jamais été de se reposer après le plus long jour de chasse. Adieu, monsieur. Adieu ! »

Le bon ministre avait à peine la force de s'éloigner du lieu fatal. Un officier dut lui offrir l'appui de son bras. Son dernier regard sur Hamish le vit agenouillé sur son cercueil. Le petit nombre de personnes qui l'entouraient s'étaient retirées. L'ordre fatal fut donné; le rocher retentit au bruit de la décharge : Hamish tomba par devant en poussant un soupir, et mourut, selon toute supposition, sans avoir senti une si rapide agonie.

Dix ou douze hommes de la compagnie s'approchèrent alors et placèrent avec un respect solennel les restes de leur camarade dans le cercueil, tandis qu'on exécutait de nouveau la marche funèbre : puis, les différentes compagnies, venant à la file, chaque soldat passa un à un devant le cercueil, afin que tous pussent retirer de ce lugubre spectacle la leçon qu'on avait surtout en vue de leur donner. Ensuite, le régiment quitta ce tertre et remonta l'ancien rocher. La musique, selon l'habitude en pareille occasion, jouait des airs de fête, comme si le chagrin ou même une pensée profonde ne devait pas séjourner longtemps dans le cœur d'un soldat.

En même temps, le petit peloton dont nous avons parlé tout à l'heure emporta la bière du pauvre Hamish dans une humble tombe, dans un coin du cimetière de Dunbarton, où ordinairement on n'enterrait que les criminels. Là, au milieu de la dépouille des coupables, git un jeune homme dont le nom aurait pu orner les annales des braves s'il avait survécu aux tristes événements qui le poussèrent dans la voie du crime.

Le pasteur de Glenorquhy quitta Dunbarton immédiatement après avoir assisté à la dernière scène de cette lamentable catastrophe. Sa raison ne trouvait rien à redire à la justice de la sentence qui réclamait du sang pour du sang; il reconnaissait que le caractère vindicatif de ses compatriotes devait être énergiquement retenu par le frein puissant de la loi sociale; mais il ne pouvait s'empêcher de pleurer sur celui qui en avait été la victime. Accuse-t-on la foudre du ciel lorsqu'elle tombe parmi les enfants de la forêt? Et pourtant qui ne gémirait pas quand elle choisit pour l'objet de ses coups le noble tronc d'un jeune chêne qui promettait d'être l'orgueil de la vallée qui l'avait vu fleurir? Il songeait à ces événements mélancoliques, lorsque midi le trouva engagé dans les défilés de la montagne par où il devait regagner sa demeure encore éloignée.

Se confiant à la connaissance qu'il avait du pays, le pasteur avait quitté la grande route et suivait un de ces sentiers plus courts, fréquentés seulement par les piétons ou par les gens qui montent, comme le ministre, sur les chevaux du pays, fort petits, sans doute, mais dont le pied est sûr, et qui sont aussi vigoureux qu'intelligents.

L'endroit qu'il traversait alors était par lui-même triste et désolé; une tradition avait ajouté à cela des



terreurs superstitieuses : on assurait que ce lieu était visité par un malin esprit nommé Cloght-Dearg, c'est-à-dire le Manteau-Rouge, lequel, en tout temps, mais surtout à midi et à minuit, traversait la vallée, et plein de mauvais vouloir contre les hommes et les créatures inférieures, leur faisait tout le mal qu'il pouvait, et frappait d'une terreur panique tous ceux auxquels il ne pouvait pas nuire autrement.

Le ministre de Glenorquhy avait en tout temps fait une vigoureuse opposition à toutes ces superstitions : selon lui, c'était un reste des ténèbres du papisme, et peut-être même du paganisme; elles étaient indignes d'attirer l'attention ou la croyance de chrétiens vivant dans un siècle de lumière. Quelques-uns de ses paroissiens les plus dévoués le trouvaient bien téméraire de faire ainsi la guerre aux vieilles croyances de leurs pères. Tout en rendant hommage à l'intrépidité morale de leur pasteur, ils ne pouvaient s'empêcher d'avoir et de manifester la crainte qu'il ne devint un jour la victime de sa hardiesse, et qu'il ne fût mis en pièces dans la vallée du Cloght-Dearg, ou dans quelque autre de ces solitudes hantées par les esprits, d'autant qu'il avait l'air de se faire un point d'orgueil et un plaisir de les traverser seul, précisément aux jours et aux heures où l'on supposait que ces esprits malfaisants avaient une puissance particulière contre les hommes et contre les bêtes.

Ces légendes revenaient à l'esprit du pasteur, et en songeant qu'il était dans une profonde solitude, il laissait un sourire mélancolique errer sur ses lèvres, car il songeait aux contradictions de l'esprit humain; il se disait que nombre d'hommes braves, qui, au son du pibroch, courraient tête baissée au milieu des baïonnettes dirigées contre eux, semblables au taureau sauvage quand il court sur son ennemi, auraient craint cependant d'affronter les fantômes créés par leur imagination, tandis que lui, homme de paix, fort peu remarquable d'ailleurs dans les dangers ordinaires par la force de ses nerfs, se risquait maintenant sans hésitation.

En promenant autour de lui ses regards sur ce paysage désolé, il ne pouvait s'empêcher de reconnaître que la tradition avait assez heureusement choisi ce lieu pour en faire le séjour des esprits, qui, dit-on, aiment la solitude et les mornes aspects. La vallée était si étroite et si resserrée par les rochers, qu'il y avait juste assez de place pour que le soleil de midi laissât tomber un petit nombre de rayons affaiblis sur le sombre et maigre ruisseau qui coulait à travers ces retraites, le plus souvent silencieusement, mais parfois aussi en murmurant tristement contre les quartiers de rocher et les grosses pierres qui semblaient décidées à lui barrer le passage. En hiver, ou dans la saison pluvieuse, le petit ruisseau devenait un torrent écumant d'une largeur effroyable, et alors il arrachait ou déracinait ces pans de montagne et ces quartiers de rocher dont nous parlons tout à l'heure, et qui, dans

la saison où nous sommes, dérobaient son cours aux regards et semblent disposés à l'arrêter complètement. Sans doute, pensait le ministre, ce filet d'eau des montagnes, soudainement grossi par une chute d'eau ou par quelque ouragan, a dû souvent causer des accidents qui, pour arriver dans la vallée de ce nom, ont été attribués à l'influence du Cloght-Dearg.

Traduit par A. COLINCAMP.

(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)

(La fin au numéro prochain.)

## VARIÉTÉS.

### SINGULARITÉS DE QUELQUES PERSONNAGES CONNUS.

La reine Élisabeth, à sa mort, laissa trois mille robes différentes; et pendant longtemps, dans les dernières années de sa vie, elle ne voulait souffrir la vue d'aucun miroir, craignant d'envisager la trace fâcheuse des ravages du temps.

Walter Raleigh fut peut-être le plus célèbre et le plus élégant cavalier que l'on puisse citer. Les jours de réception à la cour, ses souliers étaient ornés de magnifiques pierres précieuses, dont la valeur ne s'élevait pas à moins de six mille guinées; il portait une armure en argent massif, son épée et son baudrier étaient également enrichis de pierreries d'une valeur presque incalculable.

Le grand philosophe Descartes donnait une attention toute particulière à ses perruques, et il en avait toujours quatre en réserve dans son cabinet; exemple de vanité mondaine imité par Richard Steele, qui ne dépensait jamais moins de quarante guinées pour l'achat de ses vastes perruques noires.

Mozart, dont les cheveux blonds étaient très-beaux, les portait longs et flottant sur les épaules, rattachés sur la nuque par un ruban de couleur.

L'innocente fatuité du pauvre Goldsmith et l'histoire de sa redingote fleur de pêcher sont devenues presque proverbiales.

S'il faut en croire Samuel Johnson, Pope était arrivé à concevoir de lui-même une si haute opinion, qu'il se regardait complaisamment comme l'un des pivots du système du monde.

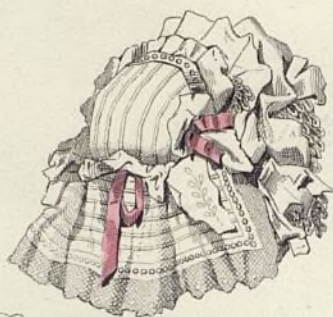
L'amour-propre d'Allan Ramsay était excessif; dans une certaine circonstance, il se plaça modestement au-dessus de Pierre le Grand; comparant le degré d'importance dont ils jouissaient tous deux aux yeux du monde : « Halte là, dit-il, czar orgueilleux, je n'échangerais pas ma célébrité contre la tienne. »

Napoléon I<sup>er</sup> tirait vanité de la petitesse de son pied. On entendit un jour Salvator Rosa, se mettant en









LES  
MODES PARISIENNES.  
*Lingerie*  
de la Maison Bayan  
Ayuntamiento de Madrid





# LES MODES PARISIENNES.

*Robes de la M<sup>me</sup> Delisle, Coiffures de la M<sup>me</sup> Minette, Corsets de M<sup>me</sup> Vigoureux, Eventail de Duvelleroy, Chaussures de Caux, Gants et Parfums de Baguer Laboullie*

Ayuntamiento de Madrid







parallèle avec Raphaël et Michel-Ange, affirmer que le premier était sec et le second dépourvu de délicatesse. Raphaël, à son tour, était jaloux de la gloire et du talent de Michel-Ange.

Boyardo, le poète italien, attribuait tant d'importance à ses poèmes, que, lorsqu'il avait trouvé un nom approprié à quelqu'un de ses héros, il faisait sonner les cloches de son village.

Kotzebue était tellement vain et envieux, qu'il ne pouvait souffrir près de lui aucun personnage célèbre, fût-il même représenté par une statue ou un tableau.

La vie de lord Byron n'a été qu'un long exemple d'*égotisme* depuis le commencement jusqu'à la fin. Il était vain de son génie, de son rang, de sa misanthropie et même de ses vices, et particulièrement fier de son adresse à manier un cheval et de la beauté de ses mains.

Le grand philosophe Bayle s'enveloppait maintes fois de son manteau, et courait ainsi vers les places où se tenaient les saltimbanques.

Spinosa se plaisait à voir combattre des araignées, et riait à se tenir les côtes en contemplant cette guerre d'insectes.

Le cardinal Richelieu se délassait ordinairement de ses travaux politiques dans des exercices violents. Le comte de Grammont le trouva un jour sautant, en compagnie de son domestique, pour voir lequel s'élèverait le plus haut.

Le savant P. Petau avait coutume, toutes les deux heures, de faire tourner sa chaise en sens divers pendant cinq minutes.

Tycho-Brahé se distrait en polissant des verres de lunettes.

Salvator Rosa jouait souvent dans des comédies improvisées, où il remplissait le rôle de saltimbanque, et parcourait sous ce costume les rues de Rome.

Antoine Magliabecchi, le fameux bibliothécaire du grand-duc de Toscane, s'intéressait aussi beaucoup aux araignées qui encombraient son appartement; assis au milieu de monceaux de livres, il recommandait aux visiteurs de ne pas faire de mal à ces petits animaux.

Moïse Mendelsohn, surnommé le Socrate israélite, cherchait quelquefois un délassement à des méditations trop prolongées en se mettant à sa fenêtre pour compter les tuiles du toit voisin.

Cowper élevait des lièvres et fabriquait des cages à oiseaux.

Le docteur Johnston aimait si passionnément son chat, qu'il allait lui-même au marché acheter des huîtres pour *maître Puss*, son domestique étant trop fier pour lui rendre ce service.

Goethe avait chez lui une couleuvre apprivoisée, mais il avait les chiens en aversion.

Thompson avait un jardin à Richmond; c'est de lui qu'on raconte cette vieille histoire de pêches qu'il mangeait sur l'arbre même, les mains dans ses poches.

Gray disait qu'il eût souhaité passer sa vie couché

sur un sofa, à lire les romans, éternellement nouveaux pour lui, de Crébillon fils et de Marivaux.

On raconte qu'Olivier Cromwell, mettant quelquefois de côté sa gravité puritaine, jouait au colin-maillard avec ses filles et ses serviteurs.

L'innocente distraction de Charles II consistait à élever dans le parc de Saint-James des poules et des troupes nombreuses de ces beaux épagneuls qui portent encore son nom (King-Charles).

Beethoven aimait à piétiner dans l'eau froide à toute heure du jour, jusqu'à ce que sa chambre fût transformée en marais, et que l'eau filtrât à travers le parquet dans les étages inférieurs; souvent aussi, le soir ou le matin, il parcourait les champs humides de rosée sans souliers ou sans bas.

Shelley prenait un plaisir inexprimable à mettre à flot de petites nacelles en papier sur la première pièce d'eau que le hasard lui faisait rencontrer dans son voisinage. On montre à Hampstead-Heath un étang qui a vu souvent ses petites embarcations; à ce sujet on raconte même une anecdote trop curieuse, j'en ai peur, pour être vraie: un jour qu'il se trouvait près de la petite rivière Serpentine, n'ayant dans sa poche, pour se livrer à sa passion favorite de constructeur de navires, d'autre papier qu'un billet de cinquante livres sterling, il lui donna en un instant la forme désirée, puis il lança sur l'eau la frêle embarcation, guettant constamment sa marche avec une anxiété paternelle, et courut enfin rattraper son billet sur le bord opposé.

#### VENTES CÉLÈBRES.

Il n'est pas rare de voir dans les ventes publiques des objets ayant appartenu à de grands hommes acquérir des prix extraordinaires. C'est là une manière d'honorer leur mémoire, et il serait possible, à l'aide de ces ventes, d'apprécier la plus ou moins grande influence d'un nom illustre. Il ne faudrait pourtant pas trop généraliser cette pensée; en effet, nous voyons le plus souvent les ventes influencées par des engouements passagers, par des caprices, par des modes. Il nous a paru curieux de réunir ici quelques ventes remarquables. Nous avons dû borner nos recherches, car s'il fallait citer tous les objets ayant obtenu des prix fabuleux, la liste en serait longue, et nous n'en finirions pas; que l'on se contente des mentions suivantes: le *Décameron* de Boccace, imprimé à Venise en 1471, fut vendu 2,260 livres sterling. En 1823, on adjugea le fauteuil en ivoire donné à Gustave Wasa par la ville de Lubeck 58,000 florins, c'est-à-dire près de 120,000 francs. Un volume ayant appartenu à Shakespeare, et portant sa signature, fut acheté 120 livres sterling. L'habit que Charles XII portait à la bataille de Pultawa, conservé par les soins du colonel Rosen, qui suivit à Bender l'héroïque guerrier, se vendit, en 1825, à Édimbourg, 22,000 livres sterling, en-



viron 560,000 francs. En 1816, lord Shaftesbury a payé une dent de Newton 730 l. sterling, 46,550 fr.; il la fit monter dans le chaton d'une bague. Lors du transport des restes d'Héloïse et d'Abailard aux Petits-Augustins, on raconte qu'un Anglais offrit 430,000 fr. d'une dent d'Héloïse. En 1820 le crâne de Descartes fut adjugé au prix modique de 99 francs. L'année suivante, une canne de Voltaire obtint, à Paris, le prix de 500 francs. Une veste de Jean-Jacques Rousseau a été payée 950 francs, et sa montre en cuivre 500. Une perruque, en très-mauvais état, du philosophe Kant, a trouvé amateur à 200 francs; en 1822, dans une vente publique, à Londres, une perruque de Sterne s'éleva, après avoir été chaudement disputée, au prix de 200 guinées, 5,350 francs. Sir Francis Burdett acheta, moyennant 500 livres sterling, 42,750 francs, les deux plumes qui avaient servi à signer le traité d'Amiens du 27 mars 1804. Le 4<sup>er</sup> décembre 1835, le chapeau que portait Napoléon à la bataille d'Eylau a été adjugé pour la somme de 4920 fr. à M. Lacroix, médecin, après une lutte acharnée, à laquelle avaient pris part trente-deux compétiteurs. Enfin, tout le monde sait que la belle vierge de Murillo, qui est aujourd'hui au Louvre, fut achetée, à la vente de la galerie du maréchal Soult, au prix de 500,000 francs.

### PETIT COURRIER.

On lit dans la correspondance du *Courrier de Paris* :

Il me vient un scrupule, monsieur : j'ai peur que ma lettre d'hier n'ait paru par trop grave à vos aimables abonnées, et, pour faire ma paix avec elles, je leur parlerai aujourd'hui de ce qui vient de mettre en émoi leurs blondes sœurs de ce côté de la Manche. C'est mardi dernier qu'a eu lieu le dernier *Drawing Room* de la saison. Je vous ai décrit les fatigues et les périls qu'apporte au beau sexe, en Angleterre, ce grand jour qu'on appelle un *Drawing Room*. Le *Punch* les a crayonnés, dans un de ses plus récents numéros, de manière à vous faire frémir.

Le palais de Saint-James apparaît, défendu par diverses lignes de retranchements et de toutes sortes d'ouvrages avancés. L'impétueuse armée des dames présentées ou à présenter a déjà été lancée contre le palais; elle en inonde les approches, et bat à flots pressés les barrières que la prévoyance du chambellan a cru pouvoir opposer à trop d'ardeur. A droite, dans un étroit espace resserré entre les murs du palais et une barricade que les plus intrépides se trouvent avoir franchie, l'avant-garde de nos beautés suffoque et va,

pour peu que cela dure, s'évanouir. Une lady énorme se glisse traitreusement sous une des barres qui constituent le système de défense de la place assiégée, et développe, en cette position risquée, certains détails vulgaires d'embonpoint, dont la position aristocratique ne préserve pas toujours, hélas! Au centre, une jeune miss, sa robe fièrement retroussée, saute par-dessus les retranchements, derrière lesquels s'entasse une foule grossissante d'amazones à demi étouffées. Le sol est jonché de plumes, d'éventails, de boucles d'oreilles, de chaînes de montres, de rubans. Le dessinateur, — tant de discrétion honore sa galanterie, — n'a fait qu'indiquer légèrement les coups de coude et autres moyens matériels dont ces dames ont dû se servir pour se frayer un passage. Mais tout dissimuler, en fait de pugilat, était impossible; le tableau eût manqué de couleur locale. On aperçoit donc, au milieu de la foule, une affreuse vieille duchesse à mine rébarbative, qui, d'un son de voix qu'on devine, s'écrie : « Eh! ce n'est pas ma faute. C'est lady Whitechapel qui m'a poussée. »

Or, ceci, monsieur, c'est de l'histoire, de l'histoire pure. Gardez-vous bien de croire, par exemple, que les retranchements en question soient une invention de ce jovial monsieur *Punch*. Il est très-certain qu'à l'avant-dernier assaut de la reine par les dames de la cour, le chambellan avait imaginé finement de disposer en avant du palais des obstacles propres à arrêter la marée montante des ladies. Mais bah! que ne peut le désir d'aller faire une révérence? On a vu de jeunes Irlandaises sauter par-dessus ces indignes empêchements avec une vigueur de jarret et une audace à rendre un zouave jaloux. Toutefois, comme il est rare que, même dans les plus braves armées, il ne se cache point par-ci par-là quelques poltrons, on a eu à déplorer, en cette occasion, quelques exemples de faiblesse. On cite notamment une beauté anglaise qui, n'osant affronter les chances du saut périlleux et ne voulant pas, d'un autre côté, rester en arrière, était arrivée au haut de l'obstacle en s'aidant timidement de ses pieds et de ses mains. Tout à coup, elle entend à distance la rude voix d'un monsieur à casque et à plumet, qui lui crie : « Le chambellan prie les dames de ne pas franchir les retranchements. » A ce cri terrible, la pauvre amazone effrayée lâche prise et se laisse tomber entre les bras de son père, vieux soldat que la franchise des camps autorisait à dire et qui dit : « Que le diable emporte le chambellan! » à quoi l'on assure que toutes ces dames répondirent : « Amen! »

Vous jugez bien qu'avec de tels précédents sous les yeux, les *fair ones* appelées à jouir des honneurs du dernier *Drawing Room* ont dû voir approcher l'heure de cette épreuve avec une émotion secrète. La chose était devenue si inquiétante, que monsieur *Punch*, dans sa sollicitude, s'était empressé de publier la circulaire suivante, que je traduis, pour ceux de vos lecteurs qui veulent avoir une idée de l'esprit des Anglais :

« Madame de Tournure, directrice du célèbre et



» fashionable établissement de Belgravia, lequel a pour  
 » but de compléter l'éducation des jeunes personnes  
 » appartenant aux classes supérieures de la société,  
 » madame de Tournure n'aurait garde, dans des cir-  
 » constances ordinaires, de recourir au vulgaire pro-  
 » cédé de l'annonce, pour offrir les services d'une in-  
 » stitution à laquelle on ne saurait avoir accès que sur  
 » des recommandations de l'ordre le plus élevé; mais  
 » la saison s'en va; le temps presse, et la crise réclame  
 » le sacrifice des règles d'usage et des répugnances les  
 » plus naturelles. Les dames qui désirent être admises,  
 » les jours de réception, en présence de leur auguste  
 » souveraine, ne le peuvent qu'à la condition de dé-  
 » ployer une puissance gymnastique que les exercices  
 » jusqu'ici pratiqués chez madame de Tournure ne sont  
 » pas de nature à développer. D'autre part, le très-  
 » noble lord chambellan a si bien réussi à faire d'un  
 » *Drawing Room* un *steeple chase*, qu'il est devenu ab-  
 » solument nécessaire à une dame d'ajouter des talents  
 » nouveaux à ceux qui ont jusqu'ici constitué une édu-  
 » cation fashionable, tels que la révérence, le « *car-*  
 » *riage step*, » etc... Madame de Tournure a donc  
 » l'honneur d'annoncer qu'elle vient de joindre à son  
 » établissement de Belgravia une académie où les da-  
 » mes seront dressées à tous les exercices gymnastiques  
 » que peut comporter leur désir de rendre hommage à  
 » la reine. Le temps qu'il est possible de consacrer,  
 » cette année, à l'éducation martiale des intéressantes  
 » élèves est un peu court; mais les professeurs dont  
 » on a retenu les services déclarent qu'en mangeant du  
 » mouton saignant, en buvant du claret léger, et en se  
 » levant de bonne heure, une jeune personne à tête  
 » vive peut être mise en état, dans une quinzaine, de  
 » mettre par terre le mieux nourri des valets chargés  
 » de défendre les approches du palais. Madame de  
 » Tournure a eu soin d'imiter dans son académie les  
 » arrangements de Saint-James; et les élèves appren-  
 » dront l'art de pousser, d'être poussé, d'avancer à tra-  
 » vers la foule, et d'arriver devant la reine, au sortir  
 » du plus violent pugilat, dans un état de calme et avec  
 » une grâce convenables. Un éminent *steeple chaser* a  
 » construit, sous la direction du fameux auteur de  
 » *Soapey Sponge*, des murs peu élevés que les jeunes  
 » personnes destinées au *Drawing Room* s'accoutume-  
 » ront à franchir. Pour parer à toute chance d'acci-  
 » dent, des matelas seront étendus sur le plancher, et  
 » les dames en train de s'exercer à la science du saut  
 » seront de plus entourées de gens en uniforme prêts à  
 » les recevoir dans leurs bras. Une manière de se ser-  
 » vir du coude a été inventée et fera partie de l'éduca-  
 » tion annoncée. Pour familiariser les débutantes avec  
 » le langage et les façons de la multitude furieuse  
 » qu'elles auront à traverser avant de parvenir jusqu'à  
 » la reine, madame de Tournure a engagé un cer-  
 » tain nombre d'acteurs et d'actrices qui, en costume  
 » de généraux, d'évêques, de douairières, figureront la  
 » foule à travers laquelle il s'agit de percer. Permettre

» littéralement dans l'académie le langage dont on se  
 » sert aux alentours du palais serait peu décent; tou-  
 » tefois, les artistes engagés gronderont de leur mieux,  
 » tempêteront, et laisseront échapper des sons assez  
 » semblables à celui des gros mots pour produire sur  
 » l'oreille l'effet désiré. Afin d'éviter les ruineuses dé-  
 » penses de toilette du *Drawing Room*, madame de  
 » Tournure a acheté d'un costumier de théâtre quantité  
 » de costumes du temps de George I<sup>er</sup>, lesquels pour-  
 » ront être, dans le cours de la leçon, chiffonnés à plai-  
 » sir, déchirés, mis en lambeaux, le raccommode-  
 » ment devant avoir lieu chaque soir. On fournira de faux  
 » bijoux et des éventails à bon marché. Prix : une le-  
 » çon, de la voiture à la reine : cinq guinées; — six  
 » dito, instruction complète : vingt guinées; — cours  
 » comprenant la gymnastique, le saut, et tous les  
 » *extra* : cinquante guinées. Chaque dame est priée de  
 » se munir d'un flacon de sel volatil et d'un morceau de  
 » taffetas d'Angleterre. »

Voilà, monsieur, le genre d'esprit qui fait pâmer de  
 rire les Anglais. C'est de l'esprit un peu gros, comme  
 vous voyez; mais John Bull a toujours du ventre. Ce  
 qu'il y a de sûr, c'est que la satire ici est méritée. Au  
*Drawing Room* de mardi, les choses se sont passées  
 avec plus de décence qu'à l'ordinaire, grâce à des dis-  
 positions sagement prises. Reste à savoir si les petits  
 scandales dénoncés ne se reproduiront pas à la pre-  
 mière occasion. Et pourquoi pas? Le palais de Saint-  
 James ne s'agrandit pas, et le nombre des dames en  
 quête d'un beau prétexte pour faire toilette augmente  
 chaque année dans une proportion alarmante.

A propos de tout ce que M. Dundas est venu débiter,  
 à ce sujet, dans la Chambre des communes — car la  
 question du *Drawing Room* n'a pas été sans occuper  
 la galanterie du Parlement, — sir Benjamin Hall a rap-  
 pelé qu'autrefois l'étiquette était que les visiteuses se  
 rangeaient en cercle autour des appartements, et at-  
 tendissent le souverain, qui passait devant elles, au lieu  
 de les forcer à passer devant lui. J'avoue que ce mode  
 de réception me paraîtrait préférable sous tous les rap-  
 ports. Cette immobile Majesté en présence de laquelle  
 tant de têtes belles et fières vont, l'une après l'autre,  
 s'abaisser en silence, me semble trop tenir d'une  
 idole. Ce culte de la monarchie est païen; il cadre mal  
 avec le bon sens d'un peuple qui demande à la royauté  
 de ne rien faire, la paye pour ne rien faire, et lui sait  
 gré de ne rien faire.

J'aurais aussi beaucoup à dire sur le fond de servilité  
 orientale que cache la manie croissante du *Drawing*  
*Room*, sur les habitudes de luxe effréné qu'elle encou-  
 rage, sur le sentiment de vanité frivole et impertinente  
 qu'éveille ou entretient dans le cœur des femmes de  
 l'aristocratie l'usage où est la presse anglaise de citer  
 leurs noms dans ses colonnes, d'y étaler leurs titres,  
 d'y décrire leurs toilettes. Mais voilà que je prêche, sur  
 un chemin semé de boucles d'oreilles, de nœuds de ru-



bans, d'éventails; et je vois d'ici votre public féminin faire une charmante petite moue.

WELLER.

\*\*\* Un arrêté du ministre d'État vient d'être signifié à tous les directeurs des théâtres de Paris et de la province. Cet arrêté a pour objet d'ajouter au cahier des charges un article relatif aux titres qui peuvent être conférés aux employés des administrations théâtrales. Il supprime certaines qualifications dont l'emploi laissait croire à un partage légal d'autorité, à une délégation de pouvoir contraire aux règlements en vigueur.

En conséquence, les directeurs ne pourront donner aux principaux agents de leurs administrations intérieures d'autres titres que ceux de :

Directeur de la scène,  
Secrétaire de la direction,  
Régisseur général,  
Régisseur,  
Caissier,  
Contrôleur en chef,  
Inspecteur de la salle,  
Inspecteur du matériel.

\*\*\* Une proposition vient d'être faite au sein de l'Académie française par M. Empis, administrateur général de la Comédie-Française. Sur un reliquat de 44,000 fr. demeuré disponible sur les fonds Montyon, M. Empis a proposé de fonder un prix de 3,000 fr. pour la meilleure comédie en cinq actes et en vers qui sera représentée dans l'espace de trois années. Aucune décision n'a encore été prise à cet égard.

\*\*\* Ce n'est décidément qu'au mois de décembre prochain que l'Académie pourvoira à l'élection de deux membres nouveaux, en remplacement de MM. Alfred de Musset et Charles Brifaut. Plusieurs concurrents sérieux sont sur les rangs.

Ce sont MM. Henri Martin, Jules Sandeau, Cuvillier-Fleury, de Laprade, Léon Halévy, etc.

\*\*\* La société pour l'instruction élémentaire propose un prix de 600 francs et une médaille d'argent à l'auteur d'un livre destiné aux écoles élémentaires des communes rurales, dans lequel seront exposés et mis à la portée de tous les âges les principes d'agriculture et d'horticulture, les observations pratiques propres à faire apprécier tous les avantages de la vie rurale sur l'existence que procurent les ateliers dans les villes, sous le rapport de la moralité, de la santé, de la longévité, et enfin des conditions plus certaines de bonheur et de bien-être général. Terme du concours, 31 mars 1858. Secrétariat de la Société, quai Malaquais, 3. (On y délivre un programme détaillé.)

\*\*\* Les artistes ont rarement vendu leurs tableaux aussi cher qu'en ce moment. On assure que le tableau de M. Gérôme, représentant les suites d'un bal masqué, ou le duel de Pierrots, a été acheté quinze mille francs par l'impératrice.

\*\*\* La retraite de mademoiselle Rachel est bien définitive, bien irrévocable; elle a remis elle-même sa démission à M. Empis. Il paraît qu'une des conséquences les plus désastreuses de sa maladie est que la voix de la grande tragédienne est altérée au point de ne pouvoir plus lui permettre de reparaitre sur la scène. Mademoiselle Rachel n'est plus maîtresse de l'émission du son; elle veut parler à voix basse, sa voix lui échappe en éclats involontaires; veut-elle au contraire parler avec vigueur, avec énergie, dire le *sortez!* de Bajazet, ou les imprécations d'Hermione et de Camille, la voix lui manque tout à coup, et il ne s'échappe plus de sa gorge qu'un son rauque et éteint. C'est cet état bien constaté qui a rendu inévitable la retraite de mademoiselle Rachel.

\*\*\* La fête donnée hier au Pré-Catelan a été splendide, l'illumination miraculeuse, le feu d'artifice magique. Une foule de femmes élégantes remplissait les allées du jardin; le Théâtre des Fleurs était comble. C'est une délicieuse création que ce théâtre en plein air, au milieu des arbres, avec les senteurs parfumées des bois, avec un ciel sans nuages pour plafond. C'est une idée si excellente, si pratique, que nécessairement elle sera imitée. Pendant les chaleurs, le théâtre n'est possible que dans les conditions du Théâtre des Fleurs.

C'est l'an dernier, le 28 juin 1856, que le Pré-Catelan a été inauguré par une fête offerte à la presse et à toutes les notabilités politiques, diplomatiques et administratives de Paris. En un an le Pré-Catelan a accompli des améliorations nombreuses, subi une transformation complète. C'est un établissement aujourd'hui sans égal dans le monde.

\*\*\* Lundi a eu lieu à l'église de la Madeleine le mariage de M. le comte de Gondohnoven, secrétaire de la légation autrichienne, avec mademoiselle de Kalergi. Toute la colonie russe assistait à cette réunion; M. le comte de Kisseloff, absent, était remplacé par M. de Balabine, secrétaire de l'ambassade russe. Parmi les personnes présentes on remarquait M. Dumon, l'ancien ministre de Louis-Philippe, administrateur du chemin de fer de la Méditerranée.

La mariée avait une toilette extrêmement riche et élégante. C'est M. l'abbé de Guerry qui a donné la bénédiction nuptiale aux époux.

\*\*\* On annonce, pour le 15 août, l'ouverture de l'église Sainte-Clotilde.

\*\*\* Le président des États-Unis vient, dit le *Courrier des États-Unis*, de recevoir un présent tout à fait curieux, et destiné à perpétuer le souvenir du surnom familier de *Old Buck* qui lui a été décerné pendant la dernière campagne électorale. Le présent dont nous parlons n'est en effet autre chose qu'un fauteuil entièrement fabriqué avec des bois de daims de Californie. Ces bois noirs, à pointes blanches, et reliés entre eux par des vis de fer habilement dissimulées, forment un



siège des plus pittoresques, en même temps que des plus confortables.

C'est un chasseur californien, M. Kinman, qui a lui-même fabriqué de sa main ce meuble ingénieux avec le fruit de ses exploits cynégétiques. Pour que l'hommage fût plus complet, il a tenu à venir lui-même à Washington offrir son œuvre à M. Buchanan, et s'est présenté à la Maison-Blanche dans son pittoresque costume de chasse. Rien n'a manqué ainsi au pittoresque du cadeau.

## POÉSIE.

### LES VIERGES \*

PAR BARRILLOT.

Le nouveau volume de poésies de M. Barrillot a un charme très-grand et assez rare aujourd'hui que tant de gens font bien les vers; il a été inspiré par une âme vraiment poétique; les vers de M. Barrillot ne sont jamais cherchés, ils sont sentis; ils ont cet accent sincère, cette allure simple que la nature donne et que le travail seul ne pourrait pas faire acquérir. M. Barrillot est né poète, il l'a bien prouvé en surmontant toutes les difficultés que la destinée a placées entre lui et sa vocation. Il a écouté cette voix intime qui murmure à l'oreille des rêveurs favorisés, il lui a obéi, il est entré courageusement dans la voie difficile, il y a persévéré, et il a réussi; il possède aujourd'hui un talent très-réel et une forme pleine de charme; il a de la sensibilité, de la grâce, et une résignation qui émeut parce qu'elle n'est pas de l'abattement, mais de l'espérance. Nous choisissons pour la citer ici, dans son joli volume, une de ses pièces de vers, non parmi les meilleures, le choix eût été difficile, mais parmi les plus courtes, parce que l'espace nous manque.

L. d'A.

#### LA VIERGE AUX LIBELLULES.

A AMÉDÉE HARDY.

##### I.

Le jour baisse, le ciel est couleur de pervenche;  
Les montagnes au loin prennent un reflet bleu;  
A l'horizon le soleil penche  
Son immense meule de feu.

Et les oiseaux des champs, amis de la lumière,  
Avant de s'endormir, du haut de leur perchoir,  
D'une voix douce et familière,  
Chantent : Soleil divin, bonsoir !

On est dans la saison des chaudes canicules;  
Un dernier rayon d'or brille au fond d'un étang,

\* Gabriel Roux, 24, rue des Grands-Augustins.

Où, baigneuse aux seins nus, la vierge aux libellules,  
Parmi les nénuphars nonchalamment s'étend.

Sa chevelure brune humide se déploie  
Comme un voile sur l'eau qui lui baise les flancs.  
On croit voir serpenter des écheveaux de soie  
Jusques à ses talons pour nouer ses pieds blancs.

Le flot la berce comme un liège,

Sans effort, parmi les roseaux :

On dirait une vierge ou de marbre ou de neige

Qu'un dauphin invisible emporte sur les eaux.

Elle s'est fait une couronne

D'iris et de lotus ouverts;

Son œil perlé d'azur, foyer ou l'or rayonne,

Comme le ver luisant jette des reflets verts.

L'ombre gagne l'étang; les frères demoiselles,

Alors ne craignant plus l'appétit des oiseaux,

Près de Lotusia font frissonner leurs ailes

Avant d'aller dormir aux pointes des roseaux.

Plus de bruit; nuit complète; il semble que la lune

Au fond de cette eau calme a jeté son croissant;

Des étoiles partout : au ciel, dans l'eau, chacune

Échange avec ses sœurs un rayon caressant.

##### II.

LOTUSIA.

Que viens-tu faire ici, dis, ô pâle jeune homme?  
Un démon te poursuit.

LE JEUNE HOMME.

Et ce démon se nomme

Suicide, c'est vrai; car je viens dans tes flots

Étouffer à la fois mon cœur et mes sanglots.

LOTUSIA.

As-tu perdu ta mère?... As-tu perdu ta femme?

LE JEUNE HOMME.

Non, je meurs d'un amour qui m'a déchiré l'âme.

Il jette dans mon sein goutte à goutte un poison

Qui me brûle les os! Infâme trahison!

Dire que l'on est femme et n'être que statue!

Je l'aimais bien, pourtant! Oh! cet amour me tue!

M'être abusé deux ans à bâtir mon bonheur

Sur un marbre animé qui n'avait pas de cœur!

Allons! ouvre tes flots, naïade échevelée;

Donne la clef des cieux à mon âme troublée!

LOTUSIA.

Éloigne-toi! tu vas faire une lâcheté!

N'as-tu pas des devoirs envers l'humanité?...

Tu ne t'appartiens pas: l'homme appartient aux hommes,

Et les hommes à Dieu! Dans les temps où nous sommes,

Qui se tue agit mal et devient criminel.

Va retremper ton cœur au baiser maternel :

Ce baiser chassera ton amour éphémère.

Fol enfant! voudrais-tu faire pleurer ta mère?



## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-FRANÇAIS : reprise des *Comédiens*, comédie en cinq actes et en vers, de Casimir Delavigne. —

VARIÉTÉS : les *Gardes du roi de Siam*, folie en un acte de MM. Cormon Grangé et Delacour. — AMBIGU-COMIQUE : le *Conscrit de Montrouge*, mélodrame en cinq actes de M. Paulin Deslandes.

Les reprises se succèdent au Théâtre-Français; après le *Barbier de Séville*, les *Comédiens*; après la prose alerte et colorée de Beaumarchais, les vers monotones et sans éclat de Casimir Delavigne. Elle est bien fanée, cette comédie des *Comédiens*, elle est surannée comme les costumes de 1820 qu'elle évoque, elle est ennuyeuse comme un à-propos d'il y a quarante ans; elle est pédante, sermonneuse et froide comme une satire écrite par un élève de Boileau; pas de caractères, hors un seul, celui de Florivale; pas d'intrigue, pas de gaieté, des portraits qui ne sont pas des types, et dont les originaux ne peuvent plus être reconnus à si longue distance. On sent à chaque instant percer la personnalité de l'auteur, sous le rôle du poète Victor, et cette préoccupation égoïste a valu à l'œuvre quelques-uns de ses meilleurs vers et bon nombre de ses passages les plus ennuyeux. Une œuvre dramatique ne doit pas être un plaidoyer, ou ce doit être celui d'une idée et jamais celui d'une individualité.

Sans Floridore, dont la sotte fatuité est amusante parce qu'elle est vraie, la pièce ne contiendrait pas les éléments d'un sourire, mais ce vieux jeune premier qui refuse un rôle en disant :

.....Épargnez-nous des frais de rhétorique;  
Cheveux gris dans les vers me semble prosaïque,  
Cheveux gris déplairait à tous les bons-esprits,  
Et je ne dirai pas, monsieur, mes cheveux gris.

est d'un ridicule bien observé, et résume à lui seul le comique de toute l'œuvre.

Les rôles sont confiés à l'élite de la Comédie française, et cependant, chose rare en pareil lieu, l'ensemble n'est pas satisfaisant; M. Maillart et M. Mirecourt sont peut-être les seuls artistes qu'on puisse louer sans réserve. Le talent de M. Maillart convient à ce rôle raisonneur et énergique du poète mécontent, il l'exprime avec beaucoup de nuances et de sentiment. M. Mirecourt a une grâce vieillotte et légère qui sied parfaitement au prétentieux Floridore. M. Regnier est trop caustique et pas assez gai pour Belrose. M. Got exagère un peu lord Pembroke. M. Anselme est un insignifiant Blinval, et M. Maubant joue trop lord Granville en raisonneur. Mesdemoiselles Figeac et Valérie sont très-jolies, c'est à peu près tout ce qu'on leur demande pour représenter leur personnage; mais on a peut-être le droit d'exiger autre chose qu'une charmante figure de Lucile, la poétique jeune première, et cependant il faut se contenter du plaisir des yeux, car

le rôle de Lucile ne va ni au talent ni à la physionomie de cette gracieuse actrice.

Nous avons tous vu, et plutôt dix fois qu'une, les *Gardes du roi de Siam*, j'entends ceux que nous offre en ce moment le théâtre des Variétés. Cet *escadron volant* est un prétexte à exhibition de jambes plus ou moins irréprochables, une de ces pièces caniculaire comme on en voit éclore chaque année au solstice d'été, et qui disparaissent de l'affiche dès que les jours diminuent et ramènent quelques heures de fraîcheur. Cette fois l'exhibition n'atteint pas son but, qui est de charmer les yeux; les recrues du roi de Siam laissent beaucoup à désirer au point de vue plastique, et hors mademoiselle Alphonsine, toujours piquante et gentille, et mademoiselle Eudoxie-Laurent, fort belle en sergent, le reste ne vaut pas l'honneur d'être critiqué. M. Charles Potier charge beaucoup le monarque asiatique, et Lassagne est... Lassagne, c'est-à-dire fort drôle pour ceux qui aiment cette manière d'être comique.

Le *Conscrit de Montrouge* est un mélodrame construit d'après des données trop sérieuses pour n'être pas bonnes; c'est l'histoire d'un jeune homme qui part pour la guerre, abandonnant une jeune fille qu'il a trompée, et qui la retrouve vingt-cinq ans après lorsqu'il est général. Mais pendant ce temps, la situation s'est bien compliquée : la jeune fille a eu un fils, Paul, le fils du futur général, ce Paul a grandi et est devenu amoureux d'une pauvre jeune fille nommée Sinette qu'il épouserait dès le deuxième acte si un amour romanesque ne naissait dans son cœur pour une jeune amazone qu'il a repêchée avec son cheval au milieu du lac du bois de Boulogne; il se trouve que cette belle personne, qui porte le noble nom de Parisina, est la pupille du général Robert, le propre père de Paul; tout pourrait finir là, au grand contentement du jeune homme, s'il ne se découvrait pas un rival en la personne de son frère Léonce, le fils légitime du général, qui, non content d'oublier ses premières amours, s'est marié en Afrique peu de temps après avoir quitté la France. Cette rivalité des deux frères oblige le général à leur faire connaître leur situation. Paul renonce à Parisina et revient à la gentille Sinette, qui a la bonté de le bien accueillir.

Un tout jeune homme, M. Paul Deshayes, a de l'élégance et du naturel dans le rôle du jeune ouvrier; mademoiselle Delaistre est une charmante Sinette, M. Laurent enchante toujours ce public de l'Ambigu auquel il est si justement sympathique.

MAXIME TERMONT.

**CROIX DU MUSÉE PHILIPON**, album composé de dessins comiques avec texte par les dessinateurs et rédacteurs de l'ancien journal *la Caricature*. Prix particulier, pour les abonnés des *Modes parisiennes* et pour ceux du *Journal pour rire*, 4 fr., rendu franc de port sur tout point de la France.

Paris. — Typographie de Henri Plon, 8, rue Garancière.